



Ch. Millon de Montmorillon, imp. et del.

13 Livraison

L47
4661

MACHETTE & C^{ie}
Libraires-Éditeurs
79 BOUL. ST GERMAIN
PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

LE
TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL HEBDOMADAIRE DES VOYAGES

PUBLIE SOUS LA DIRECTION DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET TRÈS-RICHEMENT ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

**Les dix-huit premières années sont en vente (1860-1877). Les années 1870 et 1871
ne formant ensemble qu'un seul volume, la collection comprend actuellement dix-sept volumes
qui contiennent plus de 9000 gravures**

ET COMPRENNENT

Les voyages de M. GUILLAUME LEJEAN dans l'Afrique orientale, au Pandjab, au Cachemire et en Bulgarie, de M. SIMONIN en Californie, aux îles Chinchas et à travers le Far-West américain, de M. PAUL MARCOY à travers l'Amérique du Sud et dans les vallées de Quinquinas, dans l'Entre-Sierra et les régions du Pajonal, de M. VICTOR DURUY en Allemagne, de M. MARC MONNIER en Italie, de MM. GUSTAVE DORÉ et DAVILLIER en Espagne, du capitaine BURTON chez les Mormons, de M. RENAN en Syrie, de M. MOUHOT dans les royaumes de Siam, du Cambodge et de Laos, du capitaine SPEKE aux sources du Nil, de M. FERDINAND DE HOCHSTETTER à la Nouvelle-Zélande, de M. CHARLES MARTINS au Spitzberg, de M. ARMINIUS VAMBÉRY dans l'Asie centrale, de LIVINGSTONE sur les rives du Zambèse et dans l'Afrique centrale, de M. AIMÉ HUMBERT au Japon, de MM. SCHLAGINTWEIT, dans la haute Asie, du vicomte MILTON de l'Atlantique au Pacifique, de M. MAGE dans le Soudan oriental, du docteur J.-J. HAYES à la mer libre du Pôle au Groënland, de M. VERESCHAGUINE dans le Caucase, à Samarkand et chez les Kirjis, de M. FRANCIS WEY à Rome, dans la Toscane et l'Ombrie, de M. J. GARNIER à la Nouvelle-Calédonie, de M. DE NOUGARET en Islande, de M. et madame AGASSIZ au Brésil, de M. A. GRANDIDIER et de M. ROUSSELET dans l'Inde, de MM. F. et E. WHYMPER au territoire d'Alaska et dans les Alpes, de M. HEPWORTH DIXON en Russie et dans les États-Unis, de M. FLEURIOT DE LANGLE sur les côtes d'Afrique, de M. FRANCIS GARNIER en Indo-Chine, de M. WALLACE dans l'archipel de Malaisie, de STANLEY à la recherche de LIVINGSTONE, de M. DE VARIGNY aux îles Sandwich, du docteur SCHWEINFURTH au cœur de l'Afrique, de M. DE COSTER dans la Zélande, de M. HAYDEN dans le territoire du Montana et aux grands Geysers d'Amérique, de M. KELLER LEUZINGER sur l'Amazone et le Madeira, de M. SAMUEL WHITE BAKER dans l'Afrique centrale, de M. CH. YRIARTE dans l'Istrie, la Dalmatie, l'Herzégovine, le Monténégro et sur les bords de l'Adriatique, de M. PAÏLHÈS dans l'archipel des Marquises et à Taïti, de M. BRESSON dans les déserts d'Atacama et Caracoles, de M. J. THOMSON en Chine, des marins du POLARIS dans les mers du Pôle, du colonel WARBURTON en Australie, de M. CHOUTZÉ en Chine, de M. H. BELLE en Grèce, de M. KIRCHHOFF dans la vallée du Yosemite, du TEGETHOFF au pôle Nord, du lieutenant CAMERON à travers l'Afrique, de madame LYDIE PASCHKOFF à Palmyre, de l'expédition polaire suédoise sous la direction du professeur NORDENSKIÖLD, de M. ÉD. ANDRÉ dans l'Amérique équinoxiale, du lieutenant-colonel PRJÉWALSKI en Mongolie et au pays des Tangoutes, de M. CHARNAY à travers les Pampas et Cordillères, la conquête du Delta du Tong-King, etc., etc.

CONDITIONS DE VENTE ET D'ABONNEMENT

Un numéro comprenant 46 pages in-4°, plus une couverture réservée aux nouvelles géographiques, paraît le samedi de chaque semaine. — Prix du numéro : 50 centimes. — Les 52 numéros publiés dans une année forment 2 volumes qui peuvent être reliés en un seul. Prix de chaque année brochée en un ou deux volumes, 25 francs. Prix de l'abonnement pour Paris et pour les départements : un an, 26 fr. ; six mois, 14 fr. — Prix de l'abonnement pour les pays étrangers qui font partie de l'Union générale des postes : un an, 28 fr. ; six mois, 15 fr. — Les abonnements se prennent à partir du 1^{er} de chaque mois.

La reliure en percaline se paye en sus : en 1 volume, 3 fr. ; en 2 volumes, 4 fr. — La demi-reliure chagrin, avec tranches dorées : en un volume, 6 fr. ; en 2 volumes, 10 fr. — La demi-reliure chagrin avec tranches rouges semées d'or : en un volume, 7 fr. ; en deux volumes, 12 fr.

Table décennale du *Tour du Monde* (1860-1869). Brochure in-4, 1 fr.

défraye à tour de rôle; le coût n'en monte pas bien haut : un morceau de pain noir et un carré de fromage dur, telle est sa pitance réglementaire.

Quand vient le moment de grimper sur la montagne, ce domestique régional fait sa tournée devant les maisons, en sonnant vivement de la trompe pour avertir quiconque a bête à lui confier. Quelques minutes après, un troupeau plus ou moins nombreux (le chiffre des individus varie d'ordinaire de trente à cinquante) piétine tumultueusement au lieu du rendez-vous. De même que la vache laitière, chaque chèvre a sa clochette appendue au cou. Au signal donné par le pâtre, toute la troupe se met en route, à travers torrents et futaies, pour gagner la zone alpestre, voisine des glaces et des névés, où l'attend provende à son gré. Il va sans dire que ce bataillon primesautier ne chemine pas avec ce bel ordre et cette allure régulière que l'on admire souvent chez les vaches qui montent aux mayens; chacune de ces bêtes vagabondes a tendance à faire bande à part; ce sont les écarts et les fugues les plus fantaisistes, des *grimpades* insensées, pour l'unique plaisir de grimper. A tout instant, il faut reformer la colonne disjointe et éparpillée.

Je me souviens d'avoir rencontré sur les pentes du Torrenthorn (près de Loèche-les-Bains) une caravane de chèvres valaisannes qui m'a procuré une bonne demi-heure de satisfaction sans mélange. Je ne me lassais pas de contempler ces bêtes alertes et décidées, au poil net et soyeux, aux hanches richement fournies, tête fine, œil vif et fûté, cornes bien tournées sur un front noir ou moucheté. Il y avait surtout une certaine chèvre d'avant-garde qui fit littéralement les délices de mon cœur. Oncques n'ai revu pareil port de tête ni gaillarde au jarret aussi souple et aussi nerveux. Sa barbiche seule était tout un poème de mutinerie indicible; le pelage du corps, d'une couleur brun roussâtre, était admirablement relevé par quatre pattes d'une blancheur presque éblouissante.

Ah! la jolie sauteuse! comme elle bondissait et se trémoussait sur la *vire* où mon pauvre pied ne s'accrochait qu'au prix de toutes sortes de trébuchements! Avec quelle assurance innée et quel air de défi cavalier elle se hasardait par tous les casse-cou de la montagne, s'arrêtant sur les *glariers* du moindre ruisseau, et tondant de ses petites dents, avec un bruit de sciage saccadé, chaque touffe d'herbe menue qui frissonnait au bord de l'abîme!

Par malheur, je fus obligé de prendre congé du troupeau pour redescendre vers le sentier du Pas-du-Loup. Arrêté au bord du chemin, je suivis encore de l'œil la file gambadante de mes jolies bêtes jusqu'à une espèce d'*hummock* de rochers calcaires; là le tournant me les déroba, et je



CHEVRIERS.



n'entendis plus que la voix de leur conducteur qui venait d'entonner en son patois la chanson alpestre du chevrier :

« Juchle, der Geissbub bin i' ja...
Im Täschli han ich Chäs und Brod...
Und's Herz voll Lust und Freude. »

Tra la la ! c'est moi qui suis le chevrier ;
Mon bissac loge fromage et pain,
Et mon cœur belle humeur et joie.



ARRIVÉE AU CHALET DU PATRE.

IV

Grâce à Dieu et aux hommes, Sierre n'est plus, à l'heure où j'écris, tête de ligne du chemin de fer du Simplon. Comme j'avais assisté, en juillet 1868, à l'inauguration du tronçon de Sion à Sierre, j'ai assisté, en mai 1877, au sacre officiel de la section de Sierre à la Souste. Cette fois, la cérémonie a été d'une extrême simplicité ; point d'apparat et nulle hâblerie ; une vraie réunion d'affaires, doublée d'une causerie franche et en famille, où l'on s'est beaucoup plus occupé des choses que des personnes.

La nouvelle et sérieuse compagnie, dont M. Cerésole est le directeur, n'en a pas moins fait d'excellente besogne. La voie ferrée, dans la partie complémentaire dont je parle, a eu à surmonter des obstacles considérables ; il y a, entre autres travaux d'art, un pont-viaduc sur le torrent de la Dala, — dont j'entends gronder encore les flots écumeux, — qu'on peut tenir pour un des chefs-d'œuvre du genre. Au delà de Susten jusqu'à Brieg, le railway est déjà poussé activement (1).

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, la dernière section a été achevée, et on doit l'inaugurer dans l'été de 1878.

Bientôt les locomotives conduiront le touriste pressé jusqu'au pied même du Simplon.

Sur le versant opposé, c'est-à-dire entre Domo d'Ossola et le lac Majeur, les terrassements sont achevés sur les deux tiers du parcours ; reste à trouer les entrailles de la grande montagne. L'Italie et la France ont, ce semble, un égal intérêt à ce que ce percement, dont le coût est évalué à 72 millions de francs environ, soit exécuté au plus tôt. Une route de plus ou de moins à la surface de notre planète, il n'en faut pas davantage pour modifier considérablement le cours de l'histoire. En agissant sur la nature, l'homme réagit sur la destinée de sa race tout entière. Or, cela n'est plus contestable, entre la France et l'Italie le seuil d'accès le plus commode, c'est le Simplon. La galerie de raccord y doit avoir, il est vrai, une longueur de 18 kilomètres, c'est-à-dire quelques kilomètres de plus qu'au Mont-Cenis et au Saint-Gothard ; mais ce n'est pas au chiffre des kilomètres qu'il faut mesurer, en pareil cas, la distance réelle d'un point à un autre ; c'est aux efforts plus ou moins grands que la nature même de la route impose au travail de traction.

Je suppose que, pour éviter, selon le vœu de certains ingénieurs, la forte dépense d'un long souterrain, on prenne le parti d'atteindre le col par un tracé en spires serpentine dans les vallées latérales du mont et par une série de paliers de rebroussement sur les principaux promontoires : le problème sera-t-il résolu, au point de vue de la facilité permanente des échanges ? Comptons un peu les pertes de temps, la multitude des travaux d'art et d'approche et toutes les pierres d'achoppement. Il faut d'abord, contre les avalanches, un certain nombre de galeries d'abri semblables à celles qu'on a ménagées sur la route actuelle des diligences ; l'hiver, il faut aux machines de puissants chasse-neiges d'une construction toute particulière ; encore, pendant ces tourmentes effroyables dont les Alpes ont le monopole, n'y aura-t-il éperons et chasse-neiges qui tiennent : les trains resteront en détresse ou ne pourront pas se mettre en mouvement. Puis, ce qui est plus grave, en admettant même que le rayon maximum des courbes n'excède jamais 25 millimètres, les rampes à gravir n'en seront pas moins très-ardues ; la plus robuste locomotive de montagne, sur ces rails si fort inclinés, ne pourra remorquer qu'un seul véhicule, et encore d'un poids très-médiocre ; il en sera en quelque sorte de ce chemin commercial du Simplon comme de la route toute de plaisance qui va de Vitznau au Righi-Kulm : quatre-vingts ou cent voyageurs au plus pourront prendre place dans la voiture. Et le transit des marchandises, comment l'opérer par ce procédé ? Autant s'en tenir alors au chemin carrossable construit par Napoléon ; là du moins, dans la saison où les roues ne font plus leur office, les flasques des traîneaux y suppléent selon leurs moyens.

Avec un grand et unique souterrain, ces inconvénients disparaissent. La dépense est plus forte du quadruple environ ; mais, comme il peut être percé à une altitude beaucoup plus faible qu'aucune autre galerie alpine (1), il constitue en réalité, comme on l'a dit, « un véritable tracé de plaine à travers la montagne » ; on passe presque de niveau d'un versant à l'autre du Simplon. On y entre, par le plan même de la vallée du Rhône, à une hauteur de 740 mètres, et l'on en ressort à 625 mètres seulement, sans que les rampes de montée et de descente, qui sont au Gothard de 24 millimètres, dépassent jamais ici un maximum de 20 millimètres.

Certes, il y a encore peu d'années, la seule pensée d'un pareil tunnel aurait paru un rêve chimérique ; mais aujourd'hui, après l'expérience dûment faite tant en Europe qu'en Amérique, les

(1) 700 mètres en moyenne, c'est-à-dire 400 mètres plus bas qu'au Gothard, et 530 mètres plus bas qu'au Mont-Cenis.

dimensions de ce projet n'ont plus rien qui puisse effrayer les ingénieurs dignes de ce nom. Pour surcroît, la nature des roches à trouser, si l'on en juge d'après les indices géologiques extérieurs, permet d'espérer un rapide forage. Les deux tiers du massif se composent de gneiss, d'une extraction relativement peu difficile ; quant aux couches de schiste, là où elles se présentent, elles sont, paraît-il, dans la situation la plus favorable, c'est-à-dire perpendiculaires à l'axe du souterrain. D'infiltrations, très-peu à craindre, et assez minces. Ajoutons que la perforation des roches ne se fait plus qu'à la mécanique, et depuis le jour, déjà lointain, où l'on a établi les premiers chantiers d'attaque du Mont-Cenis, le mode de creusement a accompli de très-grands progrès. Autrefois, quand la besogne s'exécutait à la main, le succès et la vitesse des résultats étaient entièrement subordonnés à l'habileté toujours variable de l'ouvrier ; aujourd'hui c'est bien différent : grâce aux machines perfectionnées qui fonctionnent, par exemple, au double front du Gothard, l'avancement quotidien du forage, qui n'était au Mont-Cenis que d'un mètre et demi environ, est actuellement de six mètres et plus. C'est ainsi qu'à ce même Gothard, où les progrès de la morsure sont journellement enregistrés par toutes les gazettes de la Confédération, la première période de perforation, du mois de juillet 1873 au mois de novembre 1875, avait donné pour la trouée méridionale d'Airolo le total déjà très-satisfaisant de 5,125 mètres.

A ce compte, le percement du Simplon, d'une portée si vitale pour la France, ne serait pas de bien longue durée : le tout n'est plus que de l'entreprendre, coûte que coûte et sans hésiter.

Sierre, vieille bourgade aux maisons robustes et volontiers flanquées de tourelles, a été jadis la résidence de prédilection des familles nobles du Valais ; aussi lui en reste-t-il comme un certain air de qualité qui ne laisse pas d'inspirer une nuance fugitive de respect. Cette localité, en allemand *Siders*, est surtout célèbre de nos jours par le précieux vin de Malvoisie qui se récolte dans ses environs. Les gradins de la montagne située au nord de la petite ville sont fort agréables à voir avec leurs plants de vigne féconds et bien alignés ; au sud, par delà une majestueuse courbe du Rhône, s'ouvre, je l'ai dit, ou plutôt s'entre-bâille discrètement la silencieuse vallée d'Anniviers, en allemand encore *Einfischthal*.

A quelques minutes en amont de Sierre se trouve une des plus intéressantes forêts du Valais, celle de Finges ou *Pfyn*, autrefois un repaire de voleurs. Elle se développe en diagonale sur une longueur de près de deux lieues jusqu'au delà de l'énorme bassin-entonnoir de l'Illgraben.

A la traversée de cette forêt se rattache pour moi le souvenir d'un des orages les plus effroyables que j'aie de ma vie essayés. C'était au mois d'août 1876 ; la voie ferrée étant alors en construction, j'avais profité du départ d'un train de ballast pour me rendre de Sierre à la Souste sur la machine.

Bien que la chaleur fût extrême et que le ciel, depuis le matin, eût une mine des moins rassurantes, je ne balançai pas, vers midi, à me remettre en route prédestinement pour Sierre. J'aime ces longues et solitaires pérégrinations par le grand chemin du Simplon, et je crois que, mises bout à bout, toutes les traites que j'y ai fournies, à un nombre infini de reprises, représenteraient bien deux fois le voyage du lac Léman à la Furka.

Sur cette voie superbe et bien entretenue, qu'accidentent seulement de place en place quelques molles et courtes ondulations, le touriste, dispensé de l'effort de jarret et de la tension de muscles que lui imposent les *vires* de montagne, conserve une complète aisance d'allure et de mouvement. C'est, pour un piéton qui n'a nul souci de relever au passage le nombre des bornes kilométriques, le plus

délicieux des états. On s'écoute et l'on se regarde en quelque sorte marcher ; on jouit sans fatigue et sans diversion de l'espace et du paysage ; la tête est d'autant plus libre que le pied est mieux assuré, la pensée d'autant plus active qu'on n'a pas besoin de conduire sa *bête*, qui chemine la bride sur le cou, droit devant elle, ainsi qu'un cheval qui hume de loin les senteurs de son écurie. On s'avance donc le front haut, en jetant paresseusement aux buissons de la route la fumée de quelque bonne pipe sculptée aux bords épiques du lac de Brienz.

Chemin faisant, on analyse par le menu la physionomie des monts d'alentour ; puis, lorsqu'on a bien disséqué de l'œil toutes les sommités perceptibles à l'horizon, on passe à la contemplation de phénomènes et d'accidents d'un ordre inférieur. Le moindre bruit, le moindre mouvement qui trouble le silence et l'immobilité de la vallée rhodanienne, surexcite toutes vos facultés intellectuelles



NUAGE DE MONTAGNE.

et morales. Une pierre qui roule par le sillon d'un *dévaloir* vous devient un objet de curiosité passionnée ; une salamandre qui se faufile mélancoliquement entre deux brins d'herbe vous plonge dans un rêve sans fin ; il n'est pas jusqu'au fossé qui borde la route où vous ne découvriez à l'improviste toutes sortes de chose prodigieuses, innommables, innommées, dont le commun des mortels n'a pas même la première idée.

Les nuages aussi, les nuages surtout, vous sont une source de ravissements indicibles ; vous remarquez, pour la centième fois peut-être depuis que vous avez quitté quelque pays de plaines dormantes, que les montagnes ne sont vraiment belles, ne produisent aux regards tout leur effet, ne font bien valoir leur haute taille, que lorsqu'elles se drapent dans les plis d'un manteau de nuages lacérés. Il leur faut, pour achever la splendeur de leur aspect, toute une lâche guenille de vapeurs tordue en loques d'hidalgo autour de leurs flancs et de leurs épaules. Oui, l'azur d'un ciel immaculé rapetisse leur sublimité. En se montrant tout d'une pièce, en s'offrant à nu, sans plus de mystère qu'une statue antique, à l'admiration du vulgaire, elles se dépouillent de leur attrait le plus merveilleux ; on les aune de l'œil trop aisément, on juge trop bien de leurs proportions, et, quelque majestueuses qu'elles puis-

sent être, ces proportions ainsi ramassées imposent moins à l'observateur. C'est un, c'est net, c'est harmonieux ; mais ce n'est pas fantastique.

Si, au contraire, la fière montagne, à demi voilée d'un crêpe de nuages, ne laisse apercevoir, suspendu au-dessus d'une moitié d'échine, et sans liaison visible avec elle, qu'un fragment de buste isolé ; si au-dessus de ce fragment de buste se montre, égaré de même dans l'espace, un menu morceau de la cime, semblable à un occiput qui se serait détaché du crâne, l'aspect alors est singulièrement étrange et grandiose. Cette dislocation de la masse alpestre, cette incohérence de figure, cet enlèvement incompréhensible des parties d'un même tout, déçoivent l'esprit du touriste et produisent sur lui l'effet d'une vision. Un pan de rocher, un coin de forêt qui perce dans l'interstice de deux franges de vapeurs, apparaît comme une sorte de paysage aérien ; on dirait d'une furtive échappée de vue sur je ne sais quelle région céleste dont les géographes n'ont pas connaissance.

Il faut que l'œil se dépêche d'en jouir, qu'il s'en repaisse vite au passage, comme de ces tableaux fugitifs que déroule le jeu mouvant d'un diorama ; car le plus souvent la déchirure ne tarde pas à se refermer : rochers et arbres, tout a disparu en un instant. Heureusement, voici que, non loin de là, il se dessine un nouvel accroç dans la tenture délicate des nuées : un autre site, tout différent du premier, commence à poindre à travers la trame de plus en plus étirée du rideau vapoureux. Comme altitude, il n'est peut-être pas à 4,000 mètres, et on le croirait à 10,000, à 100,000, que sais-je ? tant est grand le mensonge de l'optique là où l'on n'a plus de points de comparaison.

Peut-être cette fois encore la brisure demeurera-t-elle incomplète, et alors vous n'aurez fait qu'entrevoir, comme une pâle esquisse, le tableau à demi ébauché ; mais peut-être aussi, sous l'influence d'un vent capricieux, toute une partie verdoyante de la croupe alpestre apparaîtra-t-elle un moment à nu, comme si une main invisible lui arrachait tout à coup ses voiles : dans ce cas, l'immense arête, sans base ni sommet précis, produira l'illusion d'une île flottante sur un houleux océan de nuages, et pour peu que la blanche écume d'un torrent à pic ondoie au milieu du cadre, la féerie du spectacle se trouvera portée à son comble.

Ce jour-là, je l'ai dit, ce n'étaient pas les nuages qui manquaient ; il y en avait de toute forme et de toute couleur, depuis le simple et léger cirrus qui floconne à l'instar de la chevelure d'un vieux nègre jusqu'au lourd et massif nimbus qui retombe en fumée d'orage. Des myriades d'insectes emplissaient l'air de leurs bourdonnements, et semblaient prendre un plaisir extrême à exécuter sur mon moite visage les fandangos les plus fantastiques. En passant le torrent de l'Illgraben, j'en étais littéralement aveuglé. Un taureau, — ces bêtes n'ont point de raison, — se fût, pour sûr, mis en rage ; je me contentai, pour ma part, de riposter à l'essaim le plus audacieux par les moulinets les mieux défensifs de mon bâton de frêne.

Un seul être, — costume et démarche de touriste, — cheminait devant moi sur la route, mais d'un pas si lent et si compassé, qu'en dépit de mon ferme propos de m'attarder autant que possible sur ses derrières, il était clair qu'à moins de coucher sur place, dans dix minutes je l'aurais rejoint.

Or, en Suisse, j'ai horreur de faire caravane, ne fût-ce qu'à deux têtes, je pourrais dire, à deux têtes surtout. Rien ne me souille un paysage et ne m'emplit de mélancolie comme la banalité d'un propos forcé ; rien ne m'irrite comme la cadence obstinée de deux paires de jambes, dont le mariage après tout n'est qu'une pure affaire de convenance. Adieu, dans ce cas, la liberté douce du silence, et la liberté, plus douce encore, des écarts ! il faut marcher, et, qui plus est, sentir en mesure, admirer de

concert, communier coûte que coûte sous toutes les espèces. Non, mieux vaut encore se rosser, entre rustres, sous prétexte de préséance, au premier tournant d'un sentier...

Quand j'eus reconnu que les distances ne pouvaient pas être maintenues, je me lançai d'une allure démesurément accélérée, afin de brûler l'obstacle au vol. Mais l'homme m'avait éventé; tous les quatre pas, il se retournait, avec le dessein très-visible d'accrocher quand même.

Ce touriste était un Anglais. Les Anglais, chacun le sait, ne sont point communicatifs; c'est là leur moindre défaut; mais celui-là, tête-bleu! pouvait se vanter de faire exception.

« *Sir, do you cross the forest on foot?* » (Monsieur traverse aussi la forêt à pied?) — Ce disant, l'homme allongea les deux bras pour me barrer gracieusement la route.

Je fis signe que je n'entendais rien aux façons de dire d'outre-Manche; il revint alors très-complaisamment à la charge dans mon propre idiome.

Même geste de dénégation, plus énergique encore, de ma part. Mais j'avais affaire à un gaillard de ressource. De nouveau il me répéta, et cette fois en langue italienne, sa lumineuse observation.

Une idée me vint, lumineuse aussi: « *Ich verstehe nicht Französisch* » (Je ne comprends pas le français), fis-je du ton le plus naturel du monde.

Certes, avec tel polyglotte, le subterfuge risquait fort d'échouer. Heureusement, et par un hasard que je n'hésite pas à qualifier de providentiel, le dialecte de Gœthe n'entraîna pas dans les connaissances linguistiques de cet opiniâtre causeur.

L'homme parut étonné, et laissa retomber ses bras de découragement. Que faire d'un compagnon de route qui ne répondait qu'en tudesque?

Il s'écoula quelques secondes d'un silence rempli d'anxiété; puis l'étranger promena un regard circulaire sur les montagnes, et derechef agita les lèvres comme pour me parler: il était évident qu'un horrible besoin d'effusion agitait ce cœur de touriste. Un instant je faillis céder à la pitié; mais je surmontai vite cette faiblesse, dont les conséquences ne pouvaient qu'être calamiteuses, et, saluant fort civilement mon interlocuteur étourdi, je repris ma course à pas de géant.

Quinze minutes après, j'étais à Finges. Ce n'est qu'un petit hameau d'une vingtaine de maisons sis dans une vaste éclaircie de la forêt. Là je croisai la diligence des postes fédérales qui s'en allait vers la Souste au trot allongé de ses cinq chevaux.

Depuis mon colloque avec l'Anglais, la teinte du ciel n'avait cessé de se pousser au noir; mais que de fois n'avais-je pas vu, dans ce bassin encaissé du Rhône, des orages couvrir tout un jour, puis se dissiper presque en un clin d'œil! Le chemin du Simplon, en aval de Finges, décrit une série de courbes charmantes qui montent et descendent entre les deux moitiés de la futaie: à gauche, le massif des conifères escalade fièrement la montagne jusqu'à son sommet; à droite, il s'en va trébuchant pittoresquement de monticule en fondrière jusqu'à l'autre extrémité de la plaine. Non, je ne sais rien de plus imposant que cette forêt valaisanne avec ses clairières silencieuses et moussues, ses immenses fourrés littéralement inextricables en plus d'un endroit, et ses bosselures de terrain hérissées de rochers multiformes.

Quel plaisir j'aurais eu à m'enfoncer, aussi loin qu'on pouvait aller, dans ce noir labyrinthe de pins et de mélèzes où s'enchevêtrent, sans nul souci du bûcheron, de gigantesques treillisements de ronces et de fleurs, retraites amoureuses du tétras et de la gelinotte! Mais de grosses gouttes de pluie tombant avec un bruit mat sur les rebords de mon chapeau de feutre m'annonçaient que la situation,

déjà précaire, allait se gâter. De sourds grondements résonnaient au loin derrière les montagnes. Bientôt un premier éclair, — le plus beau que j'eusse vu depuis bien longtemps, — déchira la nue en illuminant, quelques secondes durant, les profondeurs mystérieuses du bois.

J'avais encore pour une bonne heure et demie de marche. Je continuai toutefois d'avancer. L'orage pouvait toujours avorter, et, en supposant qu'il n'avortât point, il y avait chance pour qu'il durât jusqu'au soir. Même dans ce dernier cas, le mieux était de tendre vers Sierre, à quelque prix que ce pût être, car sur la route que je parcourais il n'existe pas l'ombre d'une habitation.

Personnellement, j'adore les orages, à cause des émouvants souvenirs qu'ils vous laissent. Le tout est de traverser sans encombre la période préliminaire des faits, pour arriver à l'autre période, toute d'agrément pur, où les faits ne se présentent plus que sous la forme inoffensive de réminiscences. La transition menaçait cette fois d'être laborieuse. Comme j'atteignais la partie la plus encaissée de la route, une trombe m'assaillit en plein visage ; je n'eus que le temps de me coller en cariatide le long d'un talus.

De dix minutes je n'osai faire un mouvement ; la pluie, le vent, la grêle, le tonnerre formaient un quatuor charivarique dont l'oreille du musicien le plus exercé n'aurait pu trouver la note dominante. La fulguration des éclairs dans cette demi-nuit avait quelque chose d'inférieur ; jamais je n'aurais cru qu'à une rotation de souffles aussi impétueuse pût s'allier un pareil incendie du ciel.

Dans cette furie des éléments, ma pensée se reporta vers l'Anglais dont je m'étais si perfidement joué. Où était-il en ce moment critique ? Avait-il dépassé le village de Finges, ou bien, plus avisé que moi, y avait-il fait halte ? Quelle revanche inattendue il prenait sur moi, à son insu, s'il était vrai qu'il fût assis confortablement au cabaret borgne du hameau ! Après tout, ce ne devait pas être un méchant homme. Son regard m'avait paru clair ; la coupe de sa barbe grisonnante, — car c'était déjà un vieillard, — avait je ne sais quoi de familier et de conciliant qui semblait un appel direct à la sympathie. Si son pas n'avait point de vélocité, c'est que sans doute l'âge commençait à lui engourdir sérieusement les jambes... Moi aussi, quelque jour, je sentirai le poids des ans me nouer les jarrets...

Une avalanche de sable et de menus cailloux, qui me fouetta soudain les épaules, me ramena au sentiment de ma situation personnelle. Le poste que j'occupais n'était pas des mieux choisis ; j'étais venu me mettre, dans la panique du premier moment, juste au débouché d'un de ces *dévaloirs* qui sillonnent sur plusieurs mille pieds d'étendue perpendiculaire presque toutes les montagnes du Valais. L'immense rainure, raclée par le vent, me décochait en plein sur la nuque toute une mitraille meurtrière, dont la provision n'était pas près de s'épuiser. Mieux valait certes affronter les hasards inconnus de la haute mer que de rester une minute de plus sous ce rivage inhospitalier.

Aussi, quoique la tourmente fût encore dans toute sa beauté, je n'hésitai pas à me remettre en route.

J'avais à peine avancé de quelques mètres, qu'une effroyable détonation fit trembler le sol sous mes pieds. Je fus contraint de m'arrêter court. Le coup de foudre assurément ne m'avait manqué que de très-peu ; une forte odeur d'ozone emplissait l'air autour de moi ; c'était comme un parfum d'ail qui me prenait au nez et à la gorge.

Je me tâtai machinalement ; de blessure, pas la moindre trace ; mais j'avais les cheveux tout droits sur la tête, et je ressentais de violents picotements à la peau des mains et du visage... Ah ! mon amour inné des orages avait, je pense, de quoi se repaître !

Il me fallut quelques instants d'une observation bien réfléchie pour distinguer nettement la direction



UN ORAGE DANS LA VALLÉE DU RHONE.

MAGNETTE & C^{ie}
Lithographes-Editeurs
79 Boulevard des Capucines
PARIS

de Finges de celle de Sierre ; après quoi, mon orientation étant rétablie, je ne pris ni la voie de Sierre ni celle de Finges.

C'est qu'en face de moi, à la lueur du dernier éclair, il m'avait semblé apercevoir au bord de la route une excavation de roche en voussure qui était bien l'hôtellerie la plus avenante que pût rêver, faute de mieux, touriste en détresse. J'allais me diriger vers cet antre hospitalier, quand un appel de voix indistinct me fit retourner la tête.

Derrière moi, à une centaine de pas de distance, une forme humaine s'agitait sur le sol en faisant effort pour se relever. J'accourus incontinent : c'était, — je vous le donne en mille, — c'était mon Anglais en personne, à qui l'orage avait, on le voit, fait singulièrement hâter le pas.

Pas plus que moi, il n'était blessé ; seulement la violence de la décharge électrique, qui avait eu lieu tout près de lui, avait suffi pour le renverser.

Je l'aidai à se replacer d'aplomb sur ses jambes ; puis, oubliant, dans l'émotion de cette scène décousue, que je ne savais d'autre langue que celle qui se parle au pays d'Hermann et de Dorothée : « Monsieur, lui dis-je en un français absolument pur, remettez-vous ; la foudre aurait pu tomber à une distance plus respectueuse de votre personne et de la mienne ; mais enfin il n'y a pas de mal, nous en sommes quittes pour la peur. »

Le vieux touriste hocha la tête silencieusement, puis, encore assez mal en point, se laissa guider vers le refuge de troglodyte que j'avais compté m'offrir à moi-même. La bourrasque diminuait sensiblement de violence ; en revanche, il pleuvait à verse.

Mon entretien avec l'inconnu, commencé d'abord à raison d'un monosyllabe par minute, finit par devenir plus animé. On a vu, dit-on, des gens frappés soudainement de mutisme par la foudre ; le fluide avait eu sur moi un effet plus original : il semblait m'avoir insufflé la notion instantanée d'un idiome dont, une heure auparavant, j'ignorais les premiers principes. Je ne sais si, dans son trouble, l'étranger se fit cette réflexion ; en tout cas il s'abstint de la formuler, et je m'abstins, de mon côté, de lui fournir des éclaircissements.

Au cours de cette conversation *sub rupe cavata*, comme dit Virgile, l'Anglais me confia qu'il était docteur, voire quelque peu docte, — ce qui en effet n'est pas tout un, — et qu'il travaillait depuis quinze années à un traité in-quarto sur « le développement et la structure du labyrinthe de l'oreille chez les mammifères ».

La glace ainsi rompue entre nous, l'étranger crut devoir pousser la condescendance, et peut-être aussi la gratitude pour le menu service que je lui avais rendu, jusqu'à m'esquisser verbalement quelques-uns des linéaments de son ample thèse. Je l'écoutai sans mot dire, avec la conscience profonde de mon néant en pareille matière ; mais je comprenais à présent par quelle furie toute particulière d'expansion le bonhomme avait fait, en deçà de Finges, de si louables efforts pour m'accoster.

A la faveur de ce soliloque, l'orage usa ses dernières forces, et bientôt nous pûmes songer à reprendre le haut du chemin. Nous l'avions même déjà repris, quand un bruit confus de grelots sur nos derrières m'incita soudain à tirer ma montre.

« M'est avis, dis-je au docteur, que nous avons encore bien loin jusqu'à Sierre ; mais, si la tempête n'a point rompu le pont de l'Illgraben, la diligence qui vient de Brieg ne doit pas tarder à passer. Si nous lâchions de nous y caser ? »

Au même moment, en effet, la grosse voiture fédérale apparaissait au coude de la route. Nous

hélâmes le postillon. Il n'y avait plus qu'une place disponible, à l'étage supérieur du véhicule.

Le docteur voulut entamer, devant le marchepied, un débat de générosité; mais je fus raide comme un roc; moitié de gré, moitié de force, il dut s'installer sur la banquette, et l'attelage des quatre chevaux repartit au trot.

Une fois seul, je poussai coup sur coup deux énergiques soupirs de soulagement. Le joint des choses, par le fait, était de nature à me satisfaire; j'avais relevé de terre un savant, et je m'étais arrangé, par-dessus le marché, pour que ce vase tout débordant d'érudition ne s'épanchât pas trop longtemps sur moi.



DILIGENCE FÉDÉRALE.



CARAVANE DE TRANSPORT : LE MAUVAIS PAS.

CHAPITRE VI

Le manuscrit du curé. — Une famille au val d'Hérens. — Les amours d'Anna et de Balthazar. — Dans la mélézaie. — Journal authentique de la guerre civile en Valais. — Le combat du Trient. — De Sierre à Viège. — La route de Zermatt. — Le Cervin et le Gornergrat. — Les vallées du Mont-Rose. — Une catastrophe au Lyskamm. — Sur les hautes rampes du Valais; les sources du Rhône; à la Furka. — Les glaces alpestres à l'époque quaternaire. — Science et légendes. — Le régime et le paysage des glaciers.

I

J'ai l'honneur de connaître dans le Haut-Valais un M. X..., « négociant-barbier-numismate-interprète, » — car telle est la quadruple qualité de cet homme aimable entre tous, — qui m'a rendu tour à tour, selon l'occurrence, les divers services inhérents aux utiles métiers qu'il cumule.

Négociant, il l'est à coup sûr. Sa petite boutique, peu luxueuse d'apparence, mais bien connue des chalands de toute nationalité, contient un *stock* fort respectable de bâtons alpestres, de chamois empaillés, de cannes étranges où l'ours de Berne épuise toutes les poses, de chapeaux de montagne fantastiques, de pipes inimaginables, sans compter toute une collection d'herbiers odorants et une variété mirifique d'instruments de musique multiformes, depuis la glorieuse corne d'Uri et le chalumeau-fifre d'Appenzell jusqu'à l'antique tympanon dont jouaient, dit-on, dans le désert les fils d'Israël.

Barbier, il en a l'enseigne et s'efforce autant que possible de la justifier; mais, entre nous, sa main a des lourdeurs qui inquiètent, et ses rasoirs de Schaffhouse ne valent pas ses cigares de Brème.

Numismate, il l'est devenu, par longueur de temps, à force de tourner et de retourner entre ses

dix doigts les vieilles médailles, les pièces de monnaie romaines qu'on lui apportait, et aussi par quelques visites ultérieures de perfectionnement au musée d'Avenches.

Interprète enfin, c'est là son titre le moins contestable et le plus anciennement acquis. Tout enfant, puis jeune homme, il a erré, léger de pied autant que de bourse, par les vallées suisses et italiennes qui entrelacent leurs réseaux du lac de Côme au Grand-Saint-Bernard. A vingt ans, il parlait dans toute leur impureté les divers patois de ces régions subalpines. Né curieux et liseur, il ne manquait pas de dévorer, sans choisir, tous les papiers imprimés ou écrits qui lui tombaient d'une façon quelconque sous la main, si bien que, sans autre instruction première que celle qu'il avait reçue d'un magister de village, il finit par acquérir et, qui plus est, par mériter un certain renom de savoir et d'érudition.

Aussi n'est-ce pas dans sa boutique de binteloterie artistique, dont je viens de faire *grosso modo* l'inventaire, qu'il faut chercher ses trésors de prédilection. Ceux-ci reposent en paix, hors des regards du vulgaire, dans la poussière d'un étroit grenier. Je ne sais quel mystère plane sur ces archives secrètes et chancies dont la porte demeure obstinément close. De temps à autre seulement le maître de céans extrait du précieux réceptacle quelques jaunes feuillets de manuscrit ou quelque livre à la tranche recouverte d'une sorte d'épiderme crustacé, assez semblable au thalle d'un lichen, et qui témoigne à tout le moins des vertus moisissantes du lieu ; permis alors aux profanes de considérer et de palper cette pièce isolée ; mais quant à pénétrer dans le réduit même, c'est un honneur que nul touriste ne peut se vanter d'avoir obtenu. J'avoue que pour ma part je n'ai jamais réussi à m'en faire entrebâiller l'huis ; tout ce que je connais de ce vénérable dépôt, — *omne ignotum pro magnifico est*, a dit un ancien, — c'est une certaine liasse de papiers, deux cent cinquante pages environ, que M. X..., sur mes instances, a bien voulu me communiquer, — un doigt sur la bouche.

Cette liasse n'est pas d'une antiquité absolument sacro-sainte ; c'est tout bonnement, je ne dirai pas les mémoires, mais les notes, au hasard et au jour le jour, d'un simple curé valaisan mort il y a sept ou huit années. Elle faisait, paraît-il, partie de certain lot que mon antiquaire, toujours à l'affût des aubaines friandes et à bon marché, s'est empressé d'acheter dans une vente après décès. M. X... me l'avait présentée comme une sorte d'histoire du Valais ; il n'en est rien. Ce manuscrit, rédigé en un allemand généralement pur, où se mélange quelque patois des vallées d'Hérens et d'Anniviers, ne forme pas même un tout suivi et complet. Tel qu'il est cependant, il m'a paru digne d'une traduction au moins fragmentaire. Voici, avec le moins de glose possible, ces fragments curieux à plus d'un titre, malgré leur incohérence :

« Je suis né à Évolène, en l'an du Christ 1792^e, au pied de l'alpe de Bricolla et en vue du pic des Bouquetins (1), fière montagne dont personne, à l'heure où j'écris, n'a encore pu faire l'ascension (2). Mon père, un Allemand, originaire du canton de Soleure, exerçait le double métier de guide et de chasseur. En ce temps-là, le premier de ces métiers ne valait pas à beaucoup près ce qu'il vaut aujourd'hui ; le second, par contre, valait beaucoup mieux : car si le nombre des touristes a presque deux fois centuplé depuis un demi-siècle, en revanche, chamois et bouquetins se sont faits de plus en

(1) Dans le texte, *Steinbockhorn*. C'est la montagne qu'on appelle ordinairement la Dent-Blanche (4,364 mè.), et dont j'ai parlé plus haut. La distinction est bonne à faire, car il y a dans la même région du Valais une autre cime qui porte le nom de Bouquetin (*Steinbock*) et qui se trouve près de Zinal (Val d'Anniviers) et du col de l'Allée.

(2) Ceci était vrai sans doute au moment où le curé écrivait ; ce n'est plus vrai aujourd'hui ; depuis 1862 on en a fait à plusieurs reprises l'ascension, fort difficile en effet, comme l'atteste un audacieux grimpeur, M. Whymper, en ses *Escalades dans les Alpes*.

plus rares, les bouquetins surtout ; je me demande parfois s'il en existe encore (1). Il y a près de trente ans que je n'ai vu, pour ma part, la dépouille fraîche d'un de ces quadrupèdes.

Les temps alors étaient durs ; la guerre avait désolé la plaine du Rhône (2) ; malgré cela, nous n'étions pas trop malheureux. Juste à l'époque où l'on commençait de construire la route militaire du Simplon (3), mon père avait eu la chance d'hériter de deux mulets (4) et d'un tout petit vignoble dans le pays d'en bas ; puis il y avait joint, de son épargne, un morceau d'alpage au bord de la Borgne.

Les plus beaux jours de mon enfance se rattachent à mes flâneries dans ce pré, d'où je regardais, couché sur l'herbe, miroiter au soleil de midi, par-dessus les massifs de pins et de mélèzes, la nappe étranglée du glacier de Ferpècle.

Jusqu'à l'âge de huit ou dix ans, j'ignorai absolument qu'il y eût au monde une autre vallée que la mienne et une rivière autre que la Borgne. Mes parents n'étaient pas des demi-nomades comme le sont beaucoup d'habitants de ce pays ; je menai tout d'abord une vie très-libre, mais sans guère changer de place. Une fois seulement, mon père m'emmena de l'autre côté (5), au hameau d'Ayer, chez un ami qui se chargea de me reconduire à Évolène. Quant à lui, il devait guider de là jusqu'à l'alpe Lutaret et aux Aiguilles-Rouges un étranger, un Anglais, qui par parenthèse me fit une impression étrange, car il louchait plus qu'il n'est donné à un chrétien, fût-il hérétique, et avait une longue barbe jaune qui lui ruisselait sur la poitrine.

Je crois me souvenir que mon père revint trois jours après de fort mauvaise humeur et avec une plaie saignante à la main. Il n'avait pu atteindre le pic (6), et peu s'en était fallu que son Anglais ne se rompît le cou au débouché de la moraine : par bonheur, ajoutait mon père, je le rattrapai moitié par le col, moitié par la barbe, — moi de rire comme un bienheureux ; — il était temps ; une seconde de plus, et j'étais un homme déshonoré.

A ce dernier mot, j'ouvris de grands yeux ; ce n'est que plus tard que j'ai compris comment la mort de l'Anglais eût pu faire d'un guide émérite comme l'était mon père un homme déshonoré.

Ma mère, que je n'appelais le plus souvent que Catharina, à l'imitation de mon père, était peut-être la meilleure faucheuse et moissonneuse de tout le dizain. Je la vois encore, ayant à l'épaule la petite faux valaisanne affilée comme un rasoir, s'en aller gaillardement par *creuse* et par *vire* trancher les pacages mûrs pour la tonte ; puis, l'herbe une fois couchée en longs *andains*, les faneuses avec leurs fourches l'étendaient bellement sur le sol pour qu'elle pût aspirer plus commodément le chaud soleil de l'après-midi.

J'avais appris du curé d'Évolène, qui passait dans le pays pour un bon botaniste, et qui s'était fait mon précepteur bienveillant, à démêler du premier regard les différentes espèces de foin qui venaient tour à tour parfumer le fenil, depuis la mutelline aux ombelles de fleurs blanches, le paturin gras, le

(1) Il en existe, monsieur le curé, mais fort peu effectivement.

(2) En 1798 ; Sion avait même été saccagé par les Français.

(3) On sait que les travaux de cette route furent entrepris en 1801, par les ordres de Napoléon I^{er}, et terminés seulement en 1807.

(4) Dans les riches vallées d'Anniviers et d'Hérens, chaque cultivateur, ou peu s'en faut, possède sa paire de mulets, grâce auxquels il met en rapport les parcelles de terrain qui semblent le plus inaccessibles. Là, comme dans le Tessin, le mulet est l'animal domestique, la bête de travail par excellence, et c'est souvent par les chemins un spectacle curieux que la rencontre d'un de ces ruminants, le dos chargé, comme les éléphants de l'Inde, de toute une famille nomade : la femme en avant, l'homme par derrière, dans une corbeille un nourrisson, sans préjudice d'un marmot plus grand en serre-file sur la queue.

(5) C'est-à-dire dans la vallée des Dix ou d'Hérémece.

(6) La première ascension, couronnée de succès, des Aiguilles-Rouges date de sept ou huit ans au plus.

plantain, le porte-rosée (1), le carex, jusqu'à la potentille jaune à la courte hampe et à l'agrostide dont le vent agite si doucement les mignons épis (2). Et quelle fête c'était pour moi, pour nous tous, que celle de la rentrée du foin ! Quel joyeux festin, — Seigneur, pardonnez-moi ces souvenirs profanes, — était celui des faucheurs, la besogne une fois terminée ! Que de pots de vin et de most (3) ! Quel régal de gâteaux levés !... »

Je passe ici sur une sorte de méditation mystique qui est immédiatement jointe, dans le manuscrit du curé, à ces souvenirs de première enfance, et je reprends la suite de la narration là où elle rentre dans les données d'une biographie.

« Pauvre vieillard, la ride au front et le tremblement aux poignets, je ne puis me pencher



FAUCHEUSE D'ÉVOLÈNE.

aujourd'hui vers ce fugitif printemps de ma vie sans y retrouver, à demi noyée dans les ombres pâles de la mort, une figure... Seigneur mon Dieu ! que ta volonté soit faite ! L'âme qui animait de ses reflets cet angélique miroir est depuis longtemps devenue tienne, et maintenant me voici bien près de comparaître pour mon compte par-devant ton saint tribunal... Mais quand, après une radieuse journée d'été, les hautes cimes de nos vallées éteignent leurs dernières couleurs purpurines pour revêtir ces teintes froides et livides qui marquent le retrait de la vie et du mouvement, le cœur pieux n'est point attristé ; il attend, plein de confiance et de sérénité, le retour de la divine lumière et se prosterne en adoration dans le majestueux silence des ténèbres. Ainsi fais-je.... »

Ici une lacune au manuscrit, dont voici la suite, dans sa naïveté quelquefois étrange, que la traduction, même avec renfort d'archaïsmes, a grand'peine à rendre.

« En 1810, — j'étais alors dans ma dix-huitième année, — j'allai passer quelques mois à Fribourg, où nous avons un parent dans la ville allemande. Quand je revins, Évolène comptait une habitante de surcroît, et voici ce qu'il en advint.

Un matin, comme je longeais les rives de la Borgne, j'aperçus à quelques pas sur le pré une fillette de quatorze ou quinze ans, qui courait après un de ces papillons qu'on appelle chez nous « petites tortues ». La bestiole affolée voletait et tournoyait de son mieux à travers l'onde aérienne ; mais la chasseresse, que je ne voyais que de dos, n'était pas lutine à demi. Je crus d'abord que c'était Lydie, la fille de l'aubergiste d'Évolène ; mais, en m'approchant à petits pas, je reconnus que je me trompais.

— Quelle est donc celle-ci ? me demandai-je tout surpris.

Au même instant, l'insecte ailé vira prestement de mon côté, si bien que la fillette, dans son mouvement de poursuite étourdie, tomba sur moi à l'impourvu. Je la vois encore s'arrêter court en poussant

(1) *Thaumäntli* ; c'est l'alchimille, que les Allemands appellent encore expressivement *Fraumäntelchen*, *Sonnenhau*.

(2) *Windhalmli*, épi-au-vent.

(3) Sorte de cidre du pays.

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

LE
JOURNAL DE LA JEUNESSE

NOUVEAU RECUEIL HEBDOMADAIRE
POUR LES ENFANTS DE 10 A 15 ANS

très-richement illustré

LES CINQ PREMIÈRES ANNÉES (1873-1877) FORMANT DIX VOLUMES GRAND IN-8 ET CONTENANT PLUS DE 3000 GRAVURES SONT EN VENTE

Ce nouveau recueil est une des lectures les plus attrayantes que l'on puisse mettre entre les mains de la jeunesse. Il contient des nouvelles, des contes, des biographies, des récits d'aventures et de voyages, des causeries sur l'histoire naturelle, la géographie, l'histoire sainte, les arts et l'industrie, etc., par :

MM^{mes} COLOMB, EMMA D'ERWIN, ZÉNAÏDE FLEURIOT, MARIE MARÉCHAL, DE WITT NÉE GUIZOT
MM. H. ASSOLANT, DE LA BLANCHÈRE, LÉON CAHUN, RICHARD CORTAMBERT
LOUIS ÉNAULT, J. GIRARDIN, AMÉDÉE GUILLEMIN, TH. LALLY, ÉTIENNE LEROUX, J. LEVOISIN, ERNEST MENAULT
EUGÈNE MULLER, LOUIS ROUSSELET, G. TISSANDIER, P. VINCENT, ETC.

et est

ILLUSTRÉ DE 3000 GRAVURES SUR BOIS

d'après les dessins de

É. BAYARD, PH. BENOIST, BERTALL, BONNAFOUX, BOUTET DE MONVEL, CASTELLI, CATENACCI, CRAFTY
HUBERT CLERGET, FAGUET, FÉRAT, FERDINANDUS, E. GILBERT, GODEFROY DURAND, KAUFFMANN, KOERNER, LIX
A. MARIE, MESNEL, MOYNET, A. DE NEUVILLE, J. NOEL, P. PHILPOTEAUX
RÉGAMEY, RIOU, SAHIB, SORRIEU, TAYLOR, THÉRON, VALNAY

CONDITIONS DE VENTE ET D'ABONNEMENT

Un numéro comprenant 16 pages grand in-8 paraît le samedi de chaque semaine

Prix du numéro : 40 centimes.

Les 52 numéros publiés dans une année forment deux volumes.

Prix de chaque volume : 10 francs.

Prix de l'abonnement pour Paris et les départements. UN AN : 20 francs. — SIX MOIS : 10 francs.

Le prix de l'abonnement pour les pays étrangers qui font partie de l'Union générale des postes :
un an, 22 fr. ; six mois, 11 fr.

Les abonnements se prennent à partir du 1^{er} décembre et du 1^{er} juin de chaque année.

LA SUISSE

ÉTUDES ET VOYAGES

A TRAVERS LES 22 CANTONS

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

LA SUISSE formera environ 100 livraisons et contiendra 750 gravures.

Chaque livraison sera formée de 16 pages in-4° de texte et protégée par une couverture

Le prix de la livraison est de 1 franc.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 27 Avril 1878.